

## Tenir

Annie Olivier

---

Number 67, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4872ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Olivier, A. (2004). Tenir. *Brèves littéraires*, (67), 45–49.

## ANNIE OLIVIER

### *Tenir*

*Prix Brèves littéraires - prose  
Deuxième mention*

Tenir... Tenir encore quelques heures, quelques semaines, quelques années ? Ouvrir encore les yeux sur une aube discrète, presque gênée de déranger un sommeil paisible. Ouvrir les yeux et doucement se lever, lentement, sans forcer le sort. Se lever et aussitôt, sans jamais déroger à ce premier rite, relever les volets roulants et surprendre le jour. Guetter aux carreaux les traces encore échevelées de l'aurore timide, de légers reflets roses sur les nuées balayées par le vent, une clarté vivace entre les branches du cerisier, un éclat d'or aux ailes des corbeaux. Respirer alors avec application, sans laisser trop d'air entrer dans les poumons, juste assez pour sentir encore et encore tous les parfums autour de soi. Respirer doucement et s'émerveiller de tous ces objets immobiles et immuables qui peuplent les pièces comme une colonie de vieux pensionnaires de maison de retraite. Aimer toutes ces choses que jadis on avait détestées, ces choses si routinières qui nous emprisonnaient plus sûrement qu'une forêt de barreaux. Dépasser enfin la haine qu'on avait voulu tenace, et aimer sans plus de rancune, d'un amour

entier comme on aimerait en rêve un amant de passage. Toucher du bout des doigts le fauteuil alangui et la table sereine, d'une caresse légère de peur de les effrayer par un trop-plein de sentiments. Aimer même la pendule aux lenteurs tellement exaspérantes autrefois, et chercher dans sa mémoire des marques sans l'ombre des aiguilles. Se lancer malgré tout dans des projets lointains, comme des rêves ébauchés qui ne se réaliseront jamais mais qui tiennent compagnie aux longues heures d'insomnie. Jouir comme jamais du rythme régulier des journées, de l'horaire intransigeant des épisodes successifs d'émissions télévisées insipides mais rassurantes, respecter scrupuleusement l'heure du boulanger, du boucher, parce qu'à présent seules ces maigres contraintes donnent un sens à la marche du temps.

Parfois aussi, mais rarement, comme en secret, rester quelques minutes sur le vieux fauteuil usé, les mains posées bien à plat sur les cuisses, la tête un peu penchée sur l'épaule, les yeux perdus vers le passé et ne rien faire, juste respirer doucement l'odeur de solitude dont est empreinte chaque parcelle de la maison.

Et puis très vite se ressaisir, prendre un tricot, un magazine, un mot croisé inachevé et se jeter à corps perdu dans cette activité, dans cette utilité qu'il faut à tout prix conserver, entretenir, comme un feu dont on protège amoureusement les tisons pour le voir se rallumer au petit jour. Se dire qu'on peut encore commencer le gros livre rangé dans la bibliothèque pleine à craquer d'histoires qui se jouent et se déjouent

sans cesse, ce roman qu'on avait délaissé à une époque lointaine déjà, et qu'on peut aujourd'hui tirer de sa prison de planches. Oser regarder au jardin le lent travail des saisons, la fin des feuilles mortes et les timides bourgeons sur les branches du cerisier. Oser regarder ce début de printemps, en décoder les signes sans penser déjà à l'été. Ne pas aller trop vite, apprendre à se contenter des frêles rayons du soleil sur les cheveux blancs et drus de la pelouse et les recevoir comme un cadeau du temps.

Apprendre... Encore et toujours, et se gorger de l'atmosphère précieuse de l'après-midi, de cet instant d'immobilisme juste avant l'heure du thé, pendant lequel on se prépare en silence au plaisir qui va venir. En savourer les prémices, être encore capable d'en faire une sorte de cérémonie où l'on peut officier en maître incontesté. Se griser à l'avance du contact soyeux de la tasse fine et si lisse, de la couleur de miel du liquide parfumé, de la musique cristalline de la cuiller d'argent contre la porcelaine. Réfléchir avec application au nombre et au choix des gâteaux qu'on servira avec le breuvage sacré, même si on n'a personne avec qui les partager, et ne pas laisser les idées se bousculer entre elles. Retarder au possible l'heure de passer à l'acte car alors l'action efface un peu le plaisir, démystifie l'image mentale qui exacerbait les sens.

Mais quand bien même... finir par lentement verser l'eau fumante sur les feuilles noires et sèches et humer enfin la subtile fragrance qui affole encore, après tant et tant d'années, les papilles en attente. Porter à sa

bouche le bol odorant comme un calice venant du fond des âges et se sentir porté par le liquide magique dont la chaleur descend doucement au mitan de l'âme.

Accepter la mollesse qui peu à peu s'infiltré dans les membres et ne pas chercher à trop vite bouger. Laisser les gouttes ambrées se répandre de par le corps pour porter le divin message et se tenir coi le temps des pérégrinations. Puis guetter dans le ciel les premiers signes du soir, une infime trace orange sur l'ourlet d'un nuage, une clarté diaphane entre les bras tordus du vieil arbre, un éclat d'or sur les ailes étendues des corbeaux. Respirer alors un tout petit peu plus fort, écouter le rythme légèrement plus rapide de son sang, et s'emplier à nouveau les yeux des choses immobiles qu'on accepte à présent, comme des vieux compagnons qu'on n'a pas eu la force de chasser. S'en emplir les yeux à presque s'en éclater le cœur, dans une boulimie brusque envers ces objets insignifiants mais dont on ne peut se passer. S'activer encore à des riens inutiles qui font reculer les angoisses et avancer les heures. S'activer en guettant aux carreaux les traces rouges dans le ciel, s'activer par habitude ou pour conjurer encore une fois le temps pourtant inexorable. L'espace d'une seconde se laisser sombrer dans le brasier incandescent allumé au-dessus du cerisier puis, comme un marin dans la tempête, se raccrocher à la bouée lancée par le téléviseur allumé depuis le matin. Se résigner alors, reprendre sa place dans le vieux fauteuil usé, poser ses mains bien à plat sur ses cuisses et scruter le monde sur l'écran. Se résigner et se sentir en paix, protégé, à l'abri dans le giron des heures qui se sont

écoulées doucement en signe d'un respect poli. Se dire en silence qu'on a eu de la chance, qu'on a traversé la journée sans encombre et sans heurt, et attendre la nuit avec sérénité. Avec ancrée en soi la conviction d'être prêt, prêt à fermer les yeux, à se laisser glisser très doucement entre deux mondes. Ne plus chercher à se débattre ni à lutter contre d'anciens démons auxquels on s'était allié pour chasser le sommeil. Ne pas forcer le sort et retarder l'instant, juste se laisser glisser en savourant chaque seconde de cette lente descente. Fermer les yeux sur une ultime pensée, une question sans cesse renouvelée : verrai-je encore un autre matin ?